

LETTRE

DE M. JEAN-ANTOINE BLANCHARD,

CI-DEVANT OFFICIER MUNICIPAL,

A M. LIEUTAUD,

Commandant-Général de la Garde-Nationale.

MON CHER GÉNÉRAL,

Vous vous plaignez de la calomnie avec juste raison; mais vous vous en plaignez un peu trop fort & trop sérieusement, les méchans & les envieux n'en valent pas la peine. Tous les bons citoyens savent que l'envie & les envieux ne pouvant & n'osant vous attaquer de front, répandent sourdement leur poison dans le cœur des hommes simples & peu instruits : tous les honnêtes gens savent encore que ces insectes piquans qui ne brillent que de l'éclat réfléchi de votre gloire, & qui n'ont d'autre vertu & d'autre mérite que de vous avoir connu, seroient encore dans les ténebres de l'obscurité,

A

si votre recommandation ne les eût fait connoître aux citoyens qui, jugeant de leurs vertus par les vôtres, se sont cruellement abusés.

Vous croyez qu'ils ont un systême réfléchi, mais mal-adroitement exécuté; n'en croyez rien, mon cher Général, les envieux n'ont qu'une maladie, c'est la rage de mordre & d'aboyer après le mérite & la vertu partout où ils les trouvent; mais laissons pour un moment l'envie & les envieux tranquilles, si jamais ils peuvent l'être, & voyons si vous n'y avez jamais donné prise & si vous n'avez point de torts. . . .

Quelque amitié & quelque estime que j'aie pour vous, je ne puis me dissimuler que vous en avez quelques-uns, & de très-graves, que l'envie & de certaines gens ne vous pardonneront jamais.

Premierement, vous avez voulu faire le bien, hâter les progrès de la constitution; inviter tous les citoyens à former la force publique, la Garde-Nationale; vous avez voulu inspirer à cette Garde-Nationale l'amour de l'ordre, de la discipline & de la subordination; cela étoit bien bon: on pouvoit vous le permettre quand on avoit peur & qu'on n'avoit point d'autre Général; mais aujourd'hui qu'on n'a pas si grande peur & qu'on a deux ou trois généraux tous prêts & bien préparés en conseil aulique, vous ne devez plus le faire.

Secondement, vous n'avez pu, & peut-être voulu faire entrer une armée de trois mille hommes dans une chambre de huit toises, malgré la délibération d'un conseil de six heures qui avoit décidé de les y recevoir. Je ne puis vous passer cela sans vous blâmer.

Troisiémement, vous vous êtes trouvé, faute d'atten-

tion, du côté du levant quand il falloit être du côté couchant, & vous avez marché à droite quand il falloit marcher à gauche, ce qui eſt impardonnable dans un Général, d'après la belle morale de nos anciens ſeigneurs & chevaliers qui donnoient tout avec raiſon à ces ſublimes diſtinctions, & que leur délicat honneur obligeoit de ſe battre en champ clos juſqu'à la mort, quand on oſoit les laiſſer paſſer à gauche & que leurs titres & leurs dignités leur permettoient de paſſer à droite. Je ne puis vous pardonner votre inattention ſur des choſes ſi délicates & ſi importantes.

Vous avez un tort plus impardonnable encore : vous avez oſé dire qu'un chat étoit un chat, & vous l'avez quelquefois oſé dire en face : vous avez eu enſuite la témérité d'avancer dans votre lettre que vous connoiſſiez les méchans & leurs menaces : cette aſſertion a manqué vous faire mander à la barre ; en vérité je n'en aurois pas été fâché, car on ne peut pouſſer la témérité plus loin.

Vous vous retranchez derriere la volonté générale, & vous vous y croyez en ſûreté, parce que vous avez l'amour & l'eſtime de tous les honnêtes, de tous les braves citoyens-ſoldats & de tous les ſoldats-citoyens, & c'eſt préciſément pour cela que les tenans & les ſtipendiés de certaine clique diſtribueront *gratis* de groſſes injures, où ils prouveront, clair comme le jour, que vous êtes un ambitieux, un caſaulx ; ainſi qu'ils le prouvent éloquemment à tous ceux qui ne ſavent pas lire (1) ; & pour vous diſculper tout-à-fait, vous

(1) *Ce qu'il y a d'étrange & d'étonnant, c'eſt que des hommes qui, par leur état & leurs dignités,*

dites : *Je veux exposer aux regards de tous, les détails d'une conduite que je n'ai jamais cachée à personne.* Cela est beau & aisé à dire; mais vous n'en avez pas moins caché cette énorme partie de jeux que vous tenez toutes les nuits chez vous, & vous l'avez si bien cachée que les sentinelles qui veillent à votre porte, n'ont jamais pu voir entrer ni sortir les joueurs; & cette table de vingt-cinq couverts que vous tenez dans un sallon qui ne peut contenir que huit personnes, vous n'en parlez pas non plus que vos sentinelles, ce qui prouve une connivence criminelle de leur part.

Vous ne parlez pas non plus de cette chaise à porteur que vous avez marchandé, de ce chef de cuisine & de ses deux aides, de cette belle voiture que vous devez commander, comme tout le monde sait, & tout ce qui s'en suit; vous ne dites pas non plus que vous fréquentez des gens violemment soupçonnés d'aristocratie, & qu'il y a des témoins qui en ont vu entrer chez vous qui poussoient l'aristocratie jusques à avoir

---

doivent savoir la loi, crioient à l'ambitieux, & faisoient semblant de craindre pour la constitution ; étoit-ce pusillanimité, ou bien : je n'ose le pénétrer? Comment pouvoient-ils craindre? eux qui savoient, ainsi que tout le monde, que si jamais il se rencontroit un Général assez imbécille pour oser être ambitieux, à leur premiere réquisition, la Municipalité lui lâcheroit dessus toutes les Gardes-Nationales des trois départemens, & toutes les troupes de ligne & pourroit requérir encore la puissance exécutive; en vérité il faut être bien simple ou bien . . . . pour avancer de pareilles assertions.

un carrosse (1), & s'en servir quand ils vont vous voir, ou voir le directoire. Vous avouerez, mon cher Général, que ce n'est pas-là avoir une conduite publique, comme vous vous en vantez.

Vous répondez au crime d'ambition dont on vous accuse par des faits positifs & de bonnes raisons : rien n'est plus aisé, tout le monde en feroit autant, & ce n'est pas répondre que de répondre cela ; il faut répondre encore à la Société Patriotique, sentinelle vigilante qui voit tout, peut tout, est par-tout, & qui, comme on fait, n'est composée que de la fleur des citoyens, qui sont tous comme *beaux pois triés sur le volet* ; c'est à cette Société chargée de défendre les droits de la Municipalité en gros & en détail, qu'il faut répondre. Elle se trompe cependant, & ce n'est pas après que le Directoire du District nous fit l'honneur de nous appeller à l'hôtel Beauvau, pour régler & déterminer les différens emplois d'une Municipalité embrouillée & où tous les torts & toutes les plaintes furent ense-

---

(1) *M. le Général fréquente des riches. Tous les riches sont des aristocrates, donc M. le Général aime les aristocrates, & parmi ces riches, il y en a qui ont un carrosse, ce qui est un aristocratisme tout clair ; mais, chers Concitoyens, observez que le patriotisme peut aussi bien aller en carrosse qu'à pied. Les freres Granet ont aussi un carrosse, peuvent-ils être soupçonnés d'aristocratie ?*

Voilà cependant les argumens qu'on emploie pour séduire la classe la plus utile & la plus respectable des Citoyens.

velles dans une réconciliation générale, à la face de tous les citoyens ſpectateurs, que l'Aſſemblée Patriotique doit en rappeller le ſouvenir ; elle donneroit ſans y penſer, du Maire & de la Municipalité, une idée affreuſe, qui feroit dreſſer les cheveux à la tête de tout homme de bien ; mais il lui faut pardonner ſon zele ; vous dites après : *C'eſt au milieu des alarmes de tous les citoyens, quand les familles entieres abandonnoient la ville, quand les hommes les plus utiles menaçoient d'emporter leur induſtrie & leurs capitaux, qu'un cri répété m'appella à la place de Général.*

Vous avez tort, mon cher Général, de rappeller cette ſituation critique : on ne doit jamais faire reſſouvenir perſonne de ſa peur, c'eſt une impoliteſſe : des gens qui ont peur peuvent faire une motion pour vous donner 10000 liv. de rente ; mais quand la peur a paſſé, ils peuvent vous tout ôter, juſqu'es aux plumes & au papier, ſans, que pour cela vous ayez rien à dire.

Quand aux lettres que vous citez, où vous demandiez votre démiſſion d'Officier Municipal, on a bien de la peine à les croire, & un membre de l'honorable conſeil dit, que ſi vous les aviez écrites au conſeil municipal, il en auroit eu connoiſſance, quoiqu'il n'y fut encore, & tout un côté des galeries trouva ſon raiſonnement ſi juſte, qu'il applaudit le concluant, & ne fut pas conduit en priſon.

Pour achever votre juſtification, vous montrez divers comptes qui ont été payés pour fournir aux corps-de-gardes, comme bancs, chaiſes, rateliers, loyers, chandelles, &c. & vous avez l'audace de demander ſi cette dépenſe doit être à votre charge : & pardieu ! je le crois bien, ſur-tout depuis qu'un honorable membre & ſon digne champion ont prouvé que le bien de la Municipalité n'étoit pas celui des Citoyens, que la Garde-Nationale devoit payer ſon loyer, ſon bois, ſes chandelles & ſa muſique ; d'où il réſulte néceſſairement que ſi vous voulez du papier, des plumes & de guérittes, vous devez les payer vous même. J'étois dans l'erreur tout comme vous ; je croyois ſottement que l'argent de la Municipalité étoit l'argent des citoyens ; je m'imaginois même que les dépenſes de la Garde-Nationale payées par la Municipalité ſeroient mieux reparties ſur tous les citoyens, & fairoient au moins contribuer tous les citoyens inactifs, tous les

voluptueux égoïstes, qui aiment mieux rester dans leurs lits que de venir monter la garde ; mais j'ai vu m'on erreur, je me retracte & je me rends aux puissantes raisons de l'honorable conseil.

Reste l'article des musiciens : Oh ! pour celui-là, je ne puis vous blâmer ; & suis absolument de votre avis : je crus que je m'éveillais Ostrogothe & que j'étois transporté en Ostrogothie ; je n'y ai pu tenir & me suis retiré avec un bon serment de ne plus me trouver dans un lieu d'où l'on chassoit l'harmonie, & de ne plus hanter aucun des Pourchasseurs. Vous savez, mon cher Général, que je suis absolument de l'avis du maître de musique de M. Jourdain, & crois fermement que nous n'aurons la paix que quand nous saurons tous la musique. Ces bonnes gens ignoroient peut-être dans la chaleur de leur zele œconomique, que depuis les Israélites jusques aux Spartiates, & depuis les Spartiates jusques aux Régimens de Vexin & d'Ernest, tous les peuples vaillans & guerriers ont réglé l'intrépidité de leurs pas & de leur valeur sur les différentes modulations de la musique ; mais on n'est pas obligé de tout savoir quand on est Notable.

En conséquence, mon cher Général, je vous annonce que je me suis retiré ; & vous trouverez une copie de ma démission ci-jointe *(1)* ; j'espere qu'elle aura au moins la faveur de celle de M. Merle, d'être applaudie par un Notable. J'ai appris ensuite que l'honorable Conseil essayoit ses forces depuis qu'il s'étoit, par une bonne délibération, débarrassé du frein de l'harmonie qui auroit pu le gêner ;

---

(1) *Démission de Jean-Antoine Blanchard.*

Messieurs & chers collégues,

Vous me permettrez de me retirer d'un corps qui a proscrit l'harmonie, & j'espere que vous m'en accorderez l'agrément.

Je suis très-cordialement,

Messieurs les Maire & Officiers Municipaux,

JEAN-ANTOINE BLANCHARD,
ci devant Notable, Off. Municipal,
aujourd'hui Citoyen actif & éligible.

& que le premier usage qu'il en avoit fait, avoit été d'emprisonner un spectateur pour avoir suivi à propos l'exemple du digne Notable qui avoit applaudi à la démission d'un de nos meilleurs Administrateurs.

On m'a dit aussi qu'on y avoit fait la motion de nôter, imprimer & afficher les noms de ceux qui ne vouloient pas prêter de l'argent à la municipalité sur la garantie de sa parole ; mais cette motion n'a pas passé, & personne n'a été en prison ; c'est bien heureux.

Je vous avoue, mon cher ami, que si je n'étois pas Manichéen, tout ce que je vois me forceroit à le devenir en examinant avec quelle fureur le mauvais génie trouble & désunit tout ce qui prend une bonne forme, & fait avorter tout ce qui pourroit se faire de bien. Pour vous, mon cher Général, qui êtes un ami du bon génie, conservez-vous pour nous, laissez faire au temps ; les cris de l'envie se perdront dans les airs, les écrits des méchans resteront ensevelis dans l'abyme ; mais le nom du patriote intrépide qui chassa nos tyrans, qui purgea Marseille de tous les suppots du despotisme, & de ces hordes de voleurs & de frippons que la justice entrenaît, pour ne sacrifier qu'après en avoir envahi les rapines, sera cher à nos derniers neveux ; & si jamais les tyrans revenoient & la tyrannie reprenoit son empire, les vieillards & les enfans se demanderoient : où est Lieutaud ?

Il ne me reste plus qu'un devoir à remplir, celui de rendre compte à mes concitoyens du peu que j'ai fait, de ce que j'ai proposé, & de quelques idées que j'ai cru utiles au public. Les longues soirées qui approchent me donneront le temps, après mon travail, de les mettre en ordre, & de les leur présenter comme un hommage léger & un foible tribut de ma reconnoissance.

J'ai l'honneur d'être,

MON CHER GÉNÉRAL,

Votre serviteur & amis,
JEAN-ANTOINE BLANCHARD.

A MARSEILLE,

Chez F. BREBION, Imprimeur du Roi & de la Ville.